

Compte-rendu de l'atelier N° 10

Les traditions éducatives des écoles : quel héritage transmettre ?

<i>Intervenants :</i>	Jean-Pierre Berger, délégué COREB au SeGEC. Marcel Villers, vicaire épiscopal pour l'enseignement (diocèse de Liège)
<i>Animatrice :</i>	Selma Bellal
<i>Secrétaire :</i>	Monika Verhelst

1. Interventions

1.1. Première intervention – Jean-Pierre Berger

Je me tiendrai aux trois questions présentées dans la description de l'atelier.

1. Quel héritage transmettre ?
2. Comment se transmettent cet esprit, ce projet pédagogique et éducatif ?
3. Comment donner une pérennité à la pensée et à l'esprit des fondeurs/fondatrices, qui soit à la fois respectueuse du passé et innovante pour l'avenir ?

Quel héritage transmettre ?

Je pourrais faire simple puisque la réponse à la première question est dans la formulation de la deuxième.

L'héritage est donc cet esprit, ce projet pédagogique et éducatif ; cet esprit particulier qui traverse les écoles d'une même congrégation quel que soit l'endroit où elles se situent à travers le monde ; ce projet pédagogique et éducatif dont les lignes directrices sont modulées selon les réalités locales.

Et bien que Frère des Écoles Chrésiennes, je n'ai aucune difficulté à parler au nom des congrégations enseignantes – tant féminines que masculines –, car la dynamique de la cellule « Enseignement » (composée de membres laïcs et religieux) a permis de découvrir que, sous la diversité des chapelles, les fondations de chacune étaient les mêmes. Trois piliers constituent ces fondations.

1. Le pilier « Anthropologie ».

Chaque fondateur a cherché à répondre à un besoin, une interpellation que les jeunes de son époque posaient, même inconsciemment, à la société ; chaque fondateur avait donc une vision de ce que pouvait être « un humain debout, responsable, autonome, un citoyen, un humain "sauvé" au sens chrétien ».

2. Le pilier « Pédagogie ».

Celui-ci pour répondre à l'interpellation de départ : comment rencontrer le besoin, comment mettre ces jeunes « debout » ? Quelles stratégies pédagogiques améliorer, voire mettre en place pour atteindre cet objectif ?

3. Le pilier « Spiritualité ».

Pour relever ce défi, maîtres et maîtresses devaient changer leur mode de fonctionnement ou alors il fallait susciter un nouveau type d'enseignant/te et surtout les motiver suffisamment. Quoi de plus motivant, dans des sociétés de chrétienté, de mobiliser les maîtres au nom de leur baptême : mon métier d'enseignant vécu comme un engagement de baptisé.

Ces piliers identiques peuvent expliquer la diversité des congrégations, car les besoins d'une époque ne sont pas ceux d'une autre, les besoins d'une cité ne sont pas les besoins d'une campagne ; les besoins des petits ne sont pas les besoins des adolescents...

Dès lors, le projet de chaque fondateur est plus qu'un projet pédagogique et éducatif. Le souci de conjuguer à la fois une vision anthropologique, une démarche pédagogique et une dynamique de spiritualité fait du projet de chaque fondateur un authentique projet pastoral pour la société dans laquelle il prend place.

Il est là l'héritage à transmettre.

Comment se transmettent cet esprit, ce projet pédagogique et éducatif ?

Parler des intuitions des fondateurs c'est, à la fois, mettre en évidence les comportements innovants qu'ils ont initiés et les institutions qu'ils ont mises en place pour traduire ces intuitions dans la réalité sociale de leur époque.

Trois types d'institutions peuvent donc être concernées par ce processus de transmission : les Patrimoniales, les Pouvoirs Organisateurs et les Communautés Scolaires.

La démarche de transmission est effectivement loin d'être simple et je prendrai un geste symbolique – avec l'explication que les responsables nous en donnaient à l'époque – pour éclairer cette complexité : le geste des trois croix avant la lecture de l'Évangile : sur le cœur pour que j'en vive, sur la bouche pour que j'en parle et sur le front pour que je le comprenne. Je pense que ce geste est posé à l'envers et notamment dans un processus de transmission. Depuis la transmission de religieux à religieux, puis de religieux à laïcs et maintenant de laïcs à laïcs (dans la plupart des cas), l'évolution historique des écoles congréganistes me semble éclairante à partir de ce symbole selon trois processus de relais, parfois subis, parfois assumés, parfois anticipés selon les congrégations et les époques et surtout selon les personnes engagées dans ces processus :

1. le relai dans les organes de responsabilité et de gestion des écoles (patrimoniales, PO, communautés scolaires) et la question importante « Qui fait quoi et en vertu de quel statut ? » ;

2. le relai dans un mode de coresponsabilité dans les instances de décision de la mission éducative (conseils provinciaux, chapitres provinciaux, chapitres généraux) et la question importante « Qui décide de quoi et en vertu de quel statut ? » ;
3. le relai dans le mode d'appartenance à la congrégation par divers degrés d'engagement (tiers-ordre, association, famille, engagement privé ou public, lien avec une communauté religieuse de référence...) et la question importante « Qui est dedans et qui est dehors ? »

Dans ces trois processus de relais, comment intégrer « le vivre », « l'annonce » et « la compréhension, l'appropriation » de l'esprit des fondateurs ?

Comment donner une pérennité à la pensée et à l'esprit des fondateurs qui soit à la fois respectueuse du passé et innovante pour l'avenir ?

En mars dernier avec comme objectif de préparer le Congrès 2012, la jeune Association des Écoles Congréganistes avait invité Monsieur Yves Mariani pour aborder cette problématique de la transmission des charismes. Je m'en voudrais de ne pas partager, dans cet atelier, une série de réflexions qu'il nous a proposées et qui ont largement consolidé une des raisons de la création de cette association.

Pour Mr Mariani, transmettre, c'est soulever trois familles de questions :

- comment assurer le passage du relai vers les laïcs dans des réalités variées ?
- Comment maintenir et valoriser un patrimoine dans tous les sens du terme ?
- Comment transmettre une spiritualité ?

Un certain nombre de congrégations ont élaboré des stratégies pour maintenir et valoriser leur patrimoine : la réécriture de leur projet pédagogique et éducatif, des ouvrages de relecture des textes fondateurs, des sessions de formation initiale et continue au charisme fondateur pour les membres de leurs institutions.

Pour Mr Mariani, ce ne sont cependant pas les questions les plus importantes sauf si elles ouvrent sur le retour aux fondateurs (à leur vie, à leurs écrits...) avec comme perspective : « *transmettre les questions qui les (fondateurs) ont mis en mouvement* ».

Notre boucle est ainsi bouclée : transmettre un héritage, c'est d'abord découvrir en quoi c'est un héritage vivant et non un patrimoine immobile, intangible, immuable comme un dogme que l'on doit posséder et que l'on doit donner. Revenons-en dès lors à la première question.

En bref...

Transmettre, c'est d'abord « être », être d'abord dans la logique d'une intuition avant d'être dans la logique d'une institution.

Et l'intuition commune aux congrégations même si elle s'exprime de manières diverses tient en trois axes :

- la nécessaire conjugaison d'une vision anthropologique avec une démarche pédagogique soutenue par une démarche de spiritualité et donc le non-sens d'une animation qui dissocierait cette triade ;

- la conviction que la transmission est d'abord une affaire de proximité vivante et donc le non-sens d'une organisation qui irait vers la centralisation ;
- la volonté de ne pas garder jalousement un héritage qui peut enrichir d'autres et donc le non-sens d'une institutionnalisation qui confondrait réduction des religieux/religieuses et disparition de l'esprit des fondateurs.

1.2. Deuxième intervention – Marcel Villers

I. L'héritage : la pratique chrétienne de l'école

I. Une école, c'est d'abord l'oeuvre de personnalités

II. Une vocation : l'éducation

III. La cohésion d'une communauté

IV. Une vision du type d'homme à former

V. Des acteurs engagés et motivés. Des témoins

VI. L'ouverture des disciplines aux questions de sens et de foi

VII. Un lieu où la foi chrétienne, et les chrétiens s'exposent

Une école catholique est la résultante de **trois facteurs** : l'action de personnes à commencer par le ou les fondateurs, la cohésion d'une communauté, une vision de l'homme inspirée de l'Évangile.

I. Une école, c'est d'abord l'oeuvre de personnalités dont les noms et les figures scandent son histoire, mais aussi de bien d'autres restés obscurs. Fondateurs, membres du PO, directeurs(trices), enseignant(e)s, chacun avec son caractère, ses talents et ses faiblesses a façonné le visage de l'école, marqué des générations d'élèves et honoré ce qui, avant d'être une profession est une vocation : l'éducation.

II. Une vocation : l'éducation

Éduquer n'est pas le produit de forces anonymes ou d'une atmosphère, c'est le fruit d'une **relation personnelle**, d'une rencontre, entre des adultes, qui sont eux-mêmes et porteurs de convictions, et des enfants ou des jeunes qui se cherchent et se construisent dans cet **échange** de relations et d'enseignement.

Dans l'expérience de l'éducateur, ce qui est premier, c'est sa relation avec les élèves. Il est **l'homme du face à face**. Il doit affronter, physiquement et spirituellement, ses élèves. Alors se révèlent, de part et d'autre, des résistances et des fragilités qui rendent le métier d'enseignant difficile et épuisant. C'est qu'il est exigeant ce métier : les enfants et les jeunes ont besoin d'**être accompagnés par des adultes qui tiennent debout**, qui sont habités eux-mêmes par un projet de vie ancré dans des convictions et des valeurs spirituelles profondes. C'est que **faire oeuvre d'éducation, c'est agir sur ce qu'il y a de plus profond en l'homme pour susciter une attitude de l'âme, une disposition nouvelle de l'intelligence et de la volonté. C'est ce qu'exprime la catégorie de conversion qui consiste en un changement de point de vue sur soi et le monde.**

III. La cohésion d'une communauté

L'école, et les personnalités qui en dessinent la figure, ne seraient rien sans la présence et la cohésion d'une communauté. Celle-ci est la source, la ressource et la force de chacun des acteurs de la société scolaire.

L'éducateur est « *engagé, par une responsabilité partagée, dans un corps qui s'édifie de l'activité réciproque de tous ses membres.* » (de Certeau, *L'étranger ou l'union dans la différence*, Paris, 1969,

p.65)

Comment oublier la communauté que formaient les prêtres et son rayonnement spirituel ? Combien de services, soutiens et réjouissances, gastronomiques ou autres, sont dues aux religieuses ou au personnel ouvrier ou à des parents bénévoles ?

L'action éducative est une œuvre collective où direction, enseignants, surveillants-éducateurs, personnel administratif et ouvrier, parents ont chacun leur rôle à jouer, mais seul l'ensemble donne les fruits. De cet agir conjoint naît l'âme d'une école. L'âme, cela ne vient pas de l'extérieur, mais de l'intérieur. Cela passe bien sûr à travers les personnes, mais plus encore par les actes de chacun des membres de cette vaste communauté qu'est une école. L'âme, c'est cet esprit propre à telle école, cette tradition particulière transmise de génération en génération. Elle fait la cohésion et l'identité particulière de l'école. Et surtout, elle « déteint » sur les jeunes qui la fréquentent.

IV. Une vision du type d'homme à former

L'école est une communauté éducative et elle n'existe qu'au service des enfants, des jeunes et de leur formation. Mais qu'est-ce qui fait notre différence ?

Ce ne sont pas les normes d'organisation et de fonctionnement, car l'école catholique est, comme toute école, inscrite dans le cadre légal défini par l'autorité publique.

Ce n'est pas la visée, à savoir la vie bonne qui constitue l'éthique, car notre école, comme toute école, permet à nos élèves de développer leurs capacités et de s'humaniser.

Ce qui fait notre différence, ce qui donne sens, son identité, son caractère propre, à l'école catholique, c'est le type d'homme qu'elle s'efforce de développer et dont le profil est dressé en fonction de notre tradition chrétienne et des nécessités de l'époque, des valeurs évangéliques et des besoins de la société du moment.

C'est ainsi que Saint-Roch faisait prévaloir, à la sortie de la guerre, la maîtrise de soi, la force de caractère, l'ordre et l'esprit de soumission. Dans les années soixante, on mit l'accent sur la liberté et la responsabilité personnelle, à une époque d'expansion économique et sociale. Avec le renouveau, l'école se mit au service de l'individu et de ses besoins, cherchant à exploiter au mieux ses ressources propres. Dans les années nonante, avec la mondialisation, c'est un homme ouvert aux autres cultures qui est visé et qu'on invite à franchir les frontières linguistiques ou politiques. Aujourd'hui, l'attention se porte sur le projet personnel, la recherche de sens et la formation du citoyen responsable. Mais si les accents changent, l'objectif reste le même : former des adultes à la lumière de l'Évangile. Une certaine idée de l'homme détermine la finalité du processus éducatif. Non pas l'homme d'une époque, mais l'homme dans sa totalité : être social et personne unifiée.

a) Après la famille, l'école est, pour l'enfant, le lieu du premier apprentissage de la vie en société. C'est là qu'il expérimente la loi et la nécessaire obligation de tenir compte des autres, le sens de la limite à l'expansion du moi, le bienfait du dialogue comme de la confrontation avec le différent.

b) Se manifeste aussi la volonté de travailler à l'unité de l'être humain réconciliant en lui les attentes de la raison et celles du cœur, les requêtes du corps et celles de l'âme. L'enseignement catholique a l'ambition d'éduquer l'enfant et le jeune dans toutes ses dimensions, et en tirer les conséquences en matière de choix pédagogiques.

V. Des acteurs engagés et motivés

La réalisation d'une véritable communauté éducative implique un consensus sur des convictions et un engagement autour de projets communs. La présence d'élèves et aussi d'enseignants provenant de contextes culturels et religieux différents impose l'élaboration ensemble d'un projet partagé. Nous ne pouvons qu'espérer voir se multiplier, au sein de chaque école, des moments de mise en commun, de

débat, en vue d'identifier des convictions et des orientations communes en matière de pédagogie et d'éducation.

Il est exigé des éducateurs en école catholique une sensibilité éveillée à l'égard du besoin des élèves de grandir en humanité, et non seulement en connaissances et en compétences. Nous devons à nos personnels des **occasions de formation** spirituelle, théologique et non seulement pédagogique.

Des témoins

La fécondité de l'action éducative est directement liée au témoignage offert par la communauté scolaire comme telle et chacun de ses membres. Les acteurs de l'école éduquent, ou peuvent aussi contre-éduquer, par leur comportement en paroles ou en actes.

Il est une vérité qu'il est bon de rappeler : le lien entre enseigner, éduquer et ouvrir à un sens de la vie. Qu'il soit ou non thématiqué, ce lien est un fait et ses conséquences essentielles. Que les directions, les enseignants, les divers acteurs de l'école le veuillent ou non, ils « **transpirent** », par leurs paroles et leurs actes, des convictions, des valeurs, autant de repères pour les enfants et les jeunes qui leur sont confiés. Il est donc mieux d'en prendre conscience pour agir de manière délibérée. Par son attitude, la parole qu'il permet ou non aux élèves, la façon dont il organise le travail en classe ou sa conception de l'évaluation, un enseignant traduit une vision de l'homme. Plus largement, tout le cadre scolaire est constitué en milieu éducatif. Une philosophie de la personne et de son humanisation y est incarnée. **L'éducation implique une unité d'influence et de direction, d'où la naissance de l'école chrétienne qui groupe tous les enseignements en un même lieu et sous une même direction morale, partagée par tous les maîtres. C'est ici l'importance du milieu éducatif.**

VI. L'ouverture des disciplines aux questions de sens et de foi

Loin de se limiter à la dimension utile des savoirs et des savoir-faire, l'école catholique veut permettre à l'élève d'inscrire sa formation dans un horizon élargi aux questions de sens que pose chaque discipline pour elle-même et en interaction avec d'autres, l'aider à la prise de décision éthique, l'ouvrir à l'art et aux démarches spirituelles comme religieuses.

L'école est un lieu où est premier l'exercice de la raison. Mais **quelle raison ?** Nous refusons « *un rétrécissement de la raison à la seule raison instrumentale, dans laquelle la raison n'a de pertinence que parce qu'elle sert un projet qui lui est extérieur (le marché). Ce rétrécissement de la raison appelle une forme de résistance éthique, singulièrement lorsqu'on se réfère à la tradition chrétienne... Il s'agit d'aborder la réalité dans toutes ses dimensions et de mettre la raison au service d'actions humanisantes. Un service de la raison large est donc le seul programme d'école dont l'éthique est compatible avec une référence à l'Évangile.* » (Congrès d'orientation de l'enseignement catholique, *Rapports des groupes de travail*, septembre 2001, p.6-7) L'école ne peut se contenter de transmettre des savoirs positifs. Elle doit aussi introduire à la conscience de leurs limites et de leurs énigmes non résolues.

VII. L'école catholique est un lieu où la foi chrétienne, et les chrétiens s'exposent

« *C'est pourquoi elle valorise le **cours de religion catholique**.* » (Lettre des évêques belges francophones, *L'école catholique au début du XXI^es.*, 2003) Exposée, la foi l'est grâce à ce cours. Mais elle est aussi, en un autre sens, exposée au vécu et aux questions des élèves, comme elle s'expose « *à la confrontation avec d'autres religions et convictions.* »

Proposer la foi aux élèves qui fréquentent nos établissements, nos écoles en ont le devoir, si elles veulent être fidèles à leur caractère confessionnel, il leur faut fournir la contribution des catholiques à la recherche de sens de nos élèves, en ouvrant le trésor de la tradition chrétienne et en exposant les convictions qui fondent notre projet éducatif. Il ne s'agit pas de prosélytisme, mais d'une volonté de

proposer un chemin d'humanité, celui que Jésus a révélé et dont l'Évangile est l'expression. Il nous faut passer d'une conception de la religion comme système de normes à une approche comme **ressource de sens**. Dans cette perspective, nous ne cherchons pas à encadrer, « normer », le travail de construction de sens que chacun doit mener, mais à partager avec tous les richesses de notre tradition, persuadés qu'elles sont dignes d'intérêt pour ouvrir chacun à l'intériorité. Ce sont des temps, des lieux, des expériences que, dans son cadre, l'école peut proposer et qui permettent de découvrir la foi comme source de vie et de liberté. « *L'école catholique veut être un lieu où est **proposé un chemin de vie**.* » Chacun doit pouvoir être conduit à « *découvrir et laisser se déployer la dimension spirituelle de sa vie.* » Les chrétiens ont une proposition à faire, une option de vie à exposer, des expériences à partager. C'est tout le champ de la **pastorale scolaire** qui se fait proposition de la foi et du vivre chrétien dans les trois domaines du croire, du célébrer et du vivre.

Le lien entre l'école catholique et l'Église ne s'établit plus dans un rapport de pouvoir, mais de **garantie de la référence chrétienne** qu'affirme l'école. Établir une référence au Christ, à l'Évangile, à la foi chrétienne implique que le contenu de cette référence soit garanti, authentifié par une institution représentative de cette tradition. L'Église catholique donne ainsi un statut officiel et public à cette référence. C'est une certaine manière d'honorer le principe de la confessionnalité.

Le lien entre l'école catholique et l'Église est enfin concrétisé par la multitude des interactions entre la communauté scolaire et les communautés chrétiennes locales (paroisse, diocèse), les congrégations religieuses. L'école catholique est ainsi reliée symboliquement et souvent encore matériellement aux communautés ecclésiales catholiques. Pour réussir sa mission d'enseignement et d'éducation, l'école catholique trouve un appui dans ces communautés de convictions et de pratiques qui font l'Église.

En conclusion

*« L'école ne doit pas être une sorte d'hôtellerie où des maîtres différents, étrangers les uns aux autres, viendraient donner des enseignements hétérogènes à des élèves passagèrement réunis et sans liens entre eux. L'école doit être un milieu moralement uni, qui enveloppe l'enfant de près et qui agisse sur sa nature tout entière. L'école n'est pas constituée par une assemblée d'élèves réunis extérieurement dans un même local. Notre conception de l'école comme un **milieu moral organisé** nous vient de l'école chrétienne pour qui la culture humaine consiste non dans l'acquisition de certaines pratiques ou habitudes mentales déterminées, mais dans une orientation générale de l'esprit et de la volonté. Une école, ce n'est pas seulement un local où un maître enseigne ; c'est un être moral, un milieu moral, imprégné de certaines idées, de certains sentiments, un milieu qui enveloppe le maître aussi bien que les élèves. »* (Durkheim, p.30-31)

En résumé : la tradition chrétienne de l'éducation

L'Église a reçu une mission à double versant : prophétique et diaconal, qui se traduit par une double injonction : annoncer l'Évangile et servir l'homme.

Cette mission, quand elle s'effectue dans le cadre de l'éducation et au sein de l'école catholique, est fonction d'une **vision de l'homme** : image et ressemblance de Dieu, faillible et en quête de salut.

Elle se traduit selon **trois axes**, propres à ce cadre : l'œuvre éducative (**foi et vie**), l'action d'enseignement (**foi et raison**), la transmission de la culture (**foi et culture**).

L'œuvre **éducative** est fonction de l'existence d'une communauté qui, par la conjonction réalisée entre vie et foi, témoigne du projet (filiation spirituelle) et enracine l'école dans une histoire (filiation historique), une tradition propre ;

L'action d'**enseignement** ouvre le savoir dispensé par les différentes disciplines sur ce qu'il est convenu d'appeler la raison large ; il s'y joue le rapport entre foi et raison ;

La transmission de la **culture** se fait à la lumière critique de la foi dans le cadre de ce qu'on désigne par « processus d'inculturation »

Bref : 6 éléments constitutifs

1. une anthropologie centrée sur « la dignité de la personne humaine » (*Gaudium et spes*, ch. 1).
2. une définition de la mission de l'Église : prophétique et diaconale
3. une action éducative portant sur l'intelligence (savoir) et sur la volonté (vertus)
4. un rapport culture et foi ou les questions de la transmission et de l'inculturation
5. un rapport foi et vie
6. un milieu porteur, de type communautaire

Une excursion historique : trois pôles et deux modèles de pédagogie chrétienne

Ce noyau structurant est nécessairement interprété et équilibré en fonction de l'époque et de la situation de l'Église, mais aussi des divers courants théologiques.

Ainsi, globalement, l'existence du christianisme se situe en tension constante entre trois exigences :

- un idéal de **rupture** avec le monde imparfait qui peut aller jusqu'à se constituer en contreculture ou société parallèle ; au minimum dans un rapport critique
- la volonté de **transfigurer** le monde de l'intérieur, donc de s'y intégrer pour le faire lever comme le levain dans la pâte ; l'inculturation en est aujourd'hui la forme, c'est-à-dire, le processus par lequel la foi s'incarne dans les cultures en agissant sur elles et, réciproquement, en s'enrichissant à leur contact. Il ne s'agit pas de se mettre à distance, mais d'entrer dans un échange critique
- le souci de laisser au monde son **autonomie** ; il y a deux ordres de réalité (*Rendez à César...*) à ne pas confondre et chacune — le monde, l'Église — a sa logique et ses finalités propres, tout en étant complémentaire.

Cela donne trois types de conception de la pratique chrétienne de l'école qui se sont incarnés avec plus ou moins de poids selon les époques. Les deux premiers (rupture ou inculturation) semblent les plus déterminants pour la conception du dispositif pédagogique de la formation chrétienne, et du rôle de l'école dans ce cadre.

Ces deux attitudes, nous les retrouverons lors de l'évangélisation de l'Europe (St Remacle détruisant les lieux de culte païen), et plus tard dans toute expansion missionnaire : Amérique, Afrique, Asie. Soit on fait table rase des croyances et des cultes locaux, considérés comme l'oeuvre du diable et incompatibles avec la foi chrétienne (déculturation), soit on prend en considération les « semences du Verbe » ou les « pierres d'attente » et on œuvre dans ce qu'on appelle l'inculturation ou forme que prend l'incarnation de la foi chrétienne dans les cultures.

Venons-en à la naissance de l'école moderne et à la concrétisation des deux options par les jansénistes et les Jésuites au XVII^e — XVIII^e s.

1. Option où la foi est considérée comme une contreculture à laquelle initier et faire entrer l'élève, car « le monde la foi a ses références propres autosuffisantes. Il faut donc armer le jeune chrétien contre une société que l'on estimera plus ou moins mauvaise ou dangereuse. L'on va développer, dans cette perspective, une pédagogie ou bien de mise en garde à l'égard d'une société et d'une culture qui fourmille de contrevaleurs, ou bien on ira dans le sens d'une pédagogie d'opposition. » (Valadier, idem)

Cette position a inspiré la pédagogie des jansénistes et présidé la création des *petites écoles*. Elles « supposaient une sorte d'isolement des enfants et une pédagogie communautaire forte pour les armer contre un monde plus ou moins hostile à la foi chrétienne, et dans lequel il fallait qu'ils puissent

exister dans une attitude d'opposition ou d'affirmation forte de la vie de foi. » (Valadier, idem) Il ne s'agissait point de former un savant comme à l'Université, ni un « honnête homme » comme les Jésuites, mais un chrétien intégral. Cette conception considère l'école comme un lieu isolé de la société afin de former des gens arrachés aux influences néfastes de leur milieu. La vérité de cette position, c'est que l'école doit former un citoyen, un chrétien capable d'esprit critique face à tout ce que propose la société de son temps, capable de résistance et d'innovation. L'architecture de la plupart de nos établissements marque cette sacralisation de l'espace scolaire, à l'image des couvents ou monastères soucieux d'inscrire ainsi leur extraterritorialité. Ce qui se passe et se joue dans l'enceinte de l'école ne doit pas être perturbé par l'agitation mondaine.

2. La seconde option nous rappelle que la foi chrétienne s'inscrit dans une logique d'incarnation, d'inculturation, processus par lequel la foi s'incarne dans les cultures en agissant sur elles et, réciproquement, en s'enrichissant à leur contact. Il ne s'agit pas de se mettre à distance de notre humanité, mais de l'assumer et dans les conditions culturelles qu'elle se donne aujourd'hui. Nous avons à assumer ce que nous sommes, notre condition sociale et culturelle pour la vivre dans l'esprit du Christ. *« Toutes les réalités de la vie profane (les lettres, la culture, la politique, la vie économique, etc.) sont le lieu même où se donne et se vit la relation à Dieu. La spiritualité ignatienne ne fait nullement fuir du réel, pour un univers religieux séparé des réalités du monde ; elle invite au contraire sous le regard de la foi, à une attention extrême au réel sous ses aspects les plus divers et à l'action dans ce même réel. »* (A. Fossion, *La vie d'Ignace de Loyola et la genèse de sa spiritualité*, 1994)

Ce qui ne signifie pas accepter tout, mais prenant en considération les ambivalences, former au discernement, au *« jugement critique à l'égard de cette culture, attitude faite d'adhésion-distance, adhésion et recul. »* (Valadier, idem)

La troisième option, respect de l'autonomie du monde, donc de l'école, s'est concrétisée aux premiers siècles où les chrétiens fréquentaient l'école « païenne » pour leur formation générale et l'Église, comme le milieu familial, pour leur formation chrétienne. I ; il y a deux ordres de réalité (*Rendez à César...*) à ne pas confondre et chacune, le monde, l'Église ont leur logique et leurs finalités propres. L'Église semble, aujourd'hui, opérer un recentrage vers ce qui est son système pédagogique fondamental : la catéchèse, la prédication, la liturgie. Désormais, le jeune catholique trouve, comme aux premiers siècles, sa formation chrétienne essentiellement dans sa famille et dans l'Église. De l'école, même chrétienne, il attend d'abord les techniques et la culture de base qui feront de lui un homme intégré à la société, mais apte, grâce à sa conscience chrétienne, à y discerner ce qui lui paraît contraire aux exigences du Royaume. Ainsi se profile, fin du XX^es., une tendance nouvelle du christianisme cherchant, comme l'avait fait l'Église antique, le maximum d'intégration sociale, sans renoncer à une contestation fondamentale et durable du monde profane. L'école catholique, si elle a aujourd'hui réussi son intégration dans la société (comme service public), peine à préserver son caractère propre.

L'invariant

En deçà de toutes ces variations, il y a l'essentiel : si l'Église est engagée dans l'œuvre éducative, c'est parce qu'elle se veut au service de l'humanisation, elle qui met, au cœur de sa foi, le Dieu fait homme.

« L'incarnation, ou humanisation du Verbe de Dieu en Jésus, qui singularise le christianisme entre toutes les religions, le prédétermine à tenir un discours humaniste de portée universelle : l'Évangile en est le témoignage et le langage toujours nouveau. » (Joseph Moingt, *Pour un humanisme évangélique*, Études, 2007/10)

Ce que nous appelons le salut est dans l'humanisation de l'homme et c'est Jésus qui en a donné l'élan

en humanisant Dieu. Par conséquent, tout ce qui va dans le sens de l'humanisation de l'homme, l'humanisation de la nature, de la société, de l'économie, etc. va dans le sens du salut de l'être humain.

Ce qui fait notre différence, ce ne sont pas les normes d'organisation et de fonctionnement. L'école catholique est, comme toute école, inscrite dans le cadre légal défini par l'autorité publique.

Ce n'est pas la visée, à savoir la vie bonne. Notre école, comme toute école, permet à nos élèves de développer leurs capacités et de s'humaniser.

Ce qui fait notre différence, c'est l'agapè, écrit Ricoeur, l'excès, le dépassement de la limite fixée par les obligations et l'objet social de l'école. Avec l'agapè, on est dans la surabondance, l'utopie qui fait que le chrétien travaille à dépasser l'imposé.

La pratique chrétienne « se caractériserait par les limites ou les surcroits qu'elle marquerait dans les activités publiques et privées. Le chrétien serait celui qui, dans ses tâches, n'irait pas au-delà de certains seuils ou qui, tout au contraire, dépasserait les bornes des normalités statutaires par des surrogations et des excès. Un ensemble d'arrêts et de débordements résulterait des interventions chrétiennes ; elles pourraient dès lors être caractérisées comme un travail sur la limite. Mais cela varie selon les individus en termes de contenus définis. » (Michel de Certeau, *Comme une goutte d'eau dans la mer*, in *Le christianisme éclaté*, Seuil, Paris, 1974, p.84)

Ce travail sur la limite, ce dépassement est, par nature, indéfinissable et imprescriptible.

Il est de l'ordre de l'élan, de l'agapè et non de l'observable, du sociologique.

Nul ne peut définir la différence chrétienne.

Elle est dans une pratique.

Elle est témoignage.

Ce qui fait la différence, ce sont simplement les chrétiens qui habitent l'école, lui donne son souffle et sa couleur.

Laissons donc l'agapè, l'utopie nourrir notre action.

II. Le cadre socioculturel et celui de l'école aujourd'hui

1. La régulation du vivre-ensemble : pluralité, culture commune, citoyenneté

2. La fonction de l'école

3. Le défi de l'éducation

4. Le rapport à la religion et à la foi chrétienne

1. La régulation du vivre-ensemble : pluralité, culture commune, citoyenneté

Dans ce monde bigarré, quelle référence reconnue par tous peut faire autorité et fonder une culture commune, nécessaire pour faire société, et donc l'école, l'institution chargée de transmettre un héritage, de socialiser et de produire des normes ?

Cela « se traduit par une double injonction pour l'école : faire droit à la diversité des cultures et promouvoir la culture commune qui pourra porter et donner sens à la coexistence des différences.

La fonction civique de l'école s'en trouve redoublée : il ne lui appartient plus seulement de former des individus, de cultiver des compétences ou de dispenser des connaissances ; il lui revient d'instituer littéralement l'espace des références partagées au sein d'un monde social menacé d'éclatement. » (M.-C. Blais et al. *Pour une philosophie politique de l'éducation. Six questions d'aujourd'hui*. Paris. 2002. p.164)

2. La fonction de l'école

A quoi peut bien servir l'école ? Curieuse interrogation. Et pourtant.

Le premier constat est que l'appui de la société à l'école ne va plus de soi. Hier, les buts poursuivis par

la famille et l'école allaient dans le même sens. Aujourd'hui, de plus en plus, la famille charge l'école de tâches qu'elle ne veut ou ne peut plus effectuer.

Deux. L'appétit de savoir était hier considéré comme un moteur de l'apprentissage. Dans la société de l'information actuelle, la motivation et le désir du savoir semblent paradoxalement éteints.

Trois. L'autorité que donne la société à l'école, aux enseignants, pour exercer leur action sur les enfants et les jeunes leur est de plus en plus contestée.

Les difficultés de l'école sont les symptômes d'une mise en question radicale de l'institution scolaire elle-même.

3. Le défi de l'éducation

« Aujourd'hui, le clivage est entre naturalisme et humanisme. L'une des pentes frappantes de l'esprit du temps et qui met en péril l'éducation, c'est la foi dans la nature, c'est la confiance dans la voix du besoin chez les élèves, et partant, la centration sur leur activité spontanée pour guider la construction des apprentissages. C'est la raison d'une individuation extrême, conjuguée avec une philosophie de l'épanouissement personnel. Pareille conception manque le principal et de la condition culturelle et sociale de l'humanité en général et du rôle qu'y tient l'éducation en particulier. C'est par rapport à cette cécité qu'une certaine tradition chrétienne, réactualisée, garde toute sa pertinence ou la retrouve – mais cette idée a aussi sa tradition laïque ou séculière. » (M. Gauchet, L'école catholique aux risques de la société, Exosant neuf, Hors-série, juin 2002, n°1, p.11)

4. Le rapport à la religion et à la foi chrétienne

a) Le projet d'école et la référence chrétienne

La première lecture est plutôt celle des parents, de tradition catholique, qui attendent de l'école une formation chrétienne.

La deuxième plutôt celle de l'Église qui voit dans l'école catholique un terrain propice à l'annonce de l'Évangile et au dialogue interconvictionnel.

La troisième lecture, celle d'un réseau libre, est essentiellement celle des responsables et cadres des écoles du réseau catholique.

Le nœud est évidemment la qualité des convictions des différents acteurs et l'unité de la formation dispensée. L'identité propre d'une institution comme l'école est fonction de ses acteurs. Mais alors qui ou quoi est le garant de la qualité « catholique » de cette identité ? Actuellement, la référence institutionnelle à « catholique ou Jésus-Christ » a, de facto, pris le pas sur la référence individuelle des acteurs, dont le pluralisme des convictions est largement le fait. On doit constater la raréfaction des acteurs et des personnes ressources compétentes, qu'elles soient internes ou externes à l'école. L'apport des communautés chrétiennes, diocésaines ou congréganistes, est de plus en plus réduit, du fait de leur propre affaiblissement.

Dans nos écoles, les directeurs seront-ils bientôt les seuls à porter le souci du projet éducatif et de la pastorale ? Sera-ce l'affaire de quelques profs, le cercle des « chrétiens disparus » ? Pire, cela pourrait reposer sur un seul : le prof de religion, le dernier catho de l'école. Nous savons que déjà 75 % (enquête 2005 au secondaire) des membres des équipes pastorales sont des profs de religion qui n'échappent pas non plus à une sorte de crise des vocations.

b) Le lien à une tradition et l'individualisation du croire

L'éclatement des références disponibles « rend difficile l'identification à une tradition donnée, donc l'engagement dans une sagesse pratique et dans un système de croyances définies. Cela fait du jeune un pèlerin perpétuel ou un papillon sans cesse déporté par la dernière brise de la mode » (P.Valadier, La mission d'éduquer : témoigner d'un trésor caché, Congrès du Comité européen pour l'enseignement catholique, Rome, 2001)

« La foi (ou le croire) est de plus en plus conçue comme quelque chose que les hommes fabriquent – doivent fabriquer- eux-mêmes. La possibilité de religiosité ou de foi est dès lors moins la suite d'une révélation, mais bien le produit de l'activité de l'individu. La conséquence en est que ce n'est pas en premier lieu dans la tradition de foi transmise au cours de l'histoire, dans la révélation ou dans l'Église que les hommes voient la source et le cadre de la foi personnelle, mais bien dans leur propre moi. »
(Ziebertz, La formation religieuse, LLN, 2011)

2. Échanges

- (Jeune enseignant)
J'ai été élevé dans une famille chrétienne, mais j'ai atterri dans une école catholique par accident. En tant que nouveau, je n'étais pas conscient de cette question de Transmission. Pour moi, ce qui était important, c'était de tenir ma classe et sauvegarder ma vie privée. Heureusement, personne ne s'en est rendu compte.
D'abord, les évènements organisés par l'école pour lesquels les jeunes s'investissaient beaucoup et ensuite les exposés que je viens d'entendre me font penser les choses autrement. Je vais investir dans ce sens.
- Quand on parle de vivre ensemble, on souligne que l'école est un outil fabuleux. Et pourtant un projet pédagogique qui n'est pas tout à fait « mission de l'école chrétienne » cela n'existe pas partout. Toutes les écoles ne se l'approprient pas. Pour certaines, le projet éducatif est un document mort, un avenant au contrat, un document trop formel. Beaucoup d'écoles n'y ont même pas consacré une journée pédagogique. Il y a là une véritable piste d'action. C'est aussi le cas au niveau du Conseil de participation qui ne joue pas toujours son rôle.
- Jean-Pierre Berger
Je regrette que le Conseil de participation ait été mis dans un décret. On a institutionnalisé quelque chose qui existait déjà.
Il faut savoir que dans beaucoup d'écoles, les congrégations organisent annuellement, grâce aux PO, une journée pédagogique pendant laquelle une équipe d'animation vient parler du projet spécifique de la congrégation.
Cela permet une présence active des fondateurs dans les écoles afin de former les laïques. On peut se poser la question de savoir comment procéder pour fonder une communauté. Parce qu'il s'agit d'un lieu de vie témoignant du salut dont on souhaite parler aux enfants. Cet exemple devait et doit toujours permettre aux laïques de trouver comment eux, avec leurs contraintes propres, peuvent fonder une communauté différente des religieux.
La conviction de départ n'a pas disparu.
Parmi les congrégations, certaines forment aussi les parents.

- Suite à ce qui a été dit au sujet de la continuité, mais aussi à propos du projet pédagogique je voudrais insister sur les valeurs qui doivent apparaître plus clairement et aborder la question de savoir comment suivre ces valeurs à travers les niveaux d'enseignement et fonder une communauté éducative au-delà de l'âge des élèves.
- Pour une congrégation, la continuité se vit aussi dans le temps. Elle évolue et s'élargit peut-être davantage pour nous parce que nous la vivons dans le contexte d'un projet international. Elle ne se répète pas, elle s'adapte au fil du temps.
- Congréganiste
La continuité des valeurs, c'est le charisme des fondateurs.
- Président d'un PO du primaire
Qui définit les manques dans une école ? Prenons le cas du vivre ensemble et bien tous les collègues ne les ressentent pas de la même manière. Il faut bien cerner les manques. C'est le cas par exemple face à l'incivilité et la violence. Elle a été vécue difficilement pour certains membres du personnel dans mon établissement. Le manque a été clairement identifié, à savoir un manque de paix et d'harmonie et on a donc pu y remédier par une parole sur le sens de l'école chrétienne.
Tout l'intérêt de redire l'acte d'éduquer, de tenir sa place et de prendre conscience qu'on n'est pas tout seul.
- Marcel Villers
Une enquête dans l'enseignement fondamental a exprimé que faire communauté, ce n'est pas se référer à un document formel, mais se référer aux enfants qui participent à la communauté.
L'école n'est pas une hôtellerie.
L'enquête a encore mis en avant que les célébrations religieuses ou non apparaissent comme un facteur clé pour constituer une communauté pour les membres du personnel.
En prenant conscience que l'école est une communauté, on donne un sens au temps scolaire. Par le biais du célébré, on arrive à prendre conscience qu'on est dans un milieu de vie communautaire.
Il faut se poser la question de savoir ce que l'école organise comme formation pour les enseignants ce qu'elle propose aux enseignants pour se ressourcer, puisqu'il n'y a plus de groupes paroissiaux.
Mais pourquoi n'y a-t-il plus de personnes ressources dans l'école ?

- Pourquoi les élèves ne bénéficient-ils pas d'une bonne orientation dans leurs études secondaires au 1^{er} degré ? On ne les met pas dans de bonnes conditions pour bien choisir. Personnellement, je suis dans une école privilégiée de ce point de vue. Le 1^{er} degré est commun. Puis les étudiants sont dirigés vers une école distincte pour les 2^e et 3^e degrés soit dans le général soit dans le professionnel. C'est mieux pour les élèves qui trouvent leur voie.
- Jean-Pierre Berger
Quand (dans notre mentalité) allons-nous comprendre qu'il faut cesser de parler du général, du technique et du professionnel ?
Je suis dans une école où chaque professeur enseigne à la fois dans les 3 orientations par principe, ce qui permet un meilleur vivre ensemble.
Un atout pour les écoles serait de bénéficier d'une équipe pastorale.

Les fondateurs ont créé des communautés qui ont créé des écoles. C'est la communauté qui a précédé. Vous avez parlé dans votre intervention, Monsieur Berger et je voudrais insister sur l'ordre des choses : « Je propose de vivre, de parler et de comprendre. » C'est important. Je propose que notre synthèse reprenne les idées suivantes :

- Vivre, c'est vivre en communauté.
 - Parler, c'est possible au niveau du Conseil de participation où l'élève peut prendre une place. C'est aussi là que peut être identifié un manque.
- Comment peut-on s'assurer que les personnes nouvellement engagées adhèrent au projet éducatif ? Sans se donner cette assurance, on laisse de côté la perspective éducative qui justement doit faire la différence dans nos écoles. Les enseignants doivent pouvoir vivre le projet pédagogique.
 - Je travaille au fondamental avec un public fragilisé dont la langue maternelle et la culture diffèrent des nôtres et avec des moyens en dessous du seuil de pauvreté. Les enseignants se découragent pour finalement obtenir des résultats en dessous de la moyenne et ils se démotivent parce qu'ils ne reçoivent même un merci. Il faut davantage soutenir ces écoles

Synthèse :

Vivre un projet éducatif, en parler et le faire connaître.
Voilà peut-être le moyen d'en pérenniser la transmission. Cette transmission passe par la capacité à faire communauté dans une école et entre écoles pour valoriser non seulement une continuité éducative et pédagogique, mais des valeurs soit le charisme des fondateurs.